



Du Grand Séminaire à la Grande Poste de Bordeaux Trois siècles d'histoires girondines

Jean-Claude Fauveau

La ville de Bordeaux a longtemps souffert d'un déficit de séminaires. Jusqu'à la Révolution, elle n'a disposé que de trois établissements, ce qui était peu pour une ville de cette taille et le nombre de paroisses et de congrégations qui quadrillaient les différents quartiers. Le premier établissement a été le Collège Saint-Raphaël que l'illustre archevêque Pey Berland ¹ a créé en 1442 dans la paroisse Saint-Paul. Mgr Antoine Prévost de Sansac ² va le transformer en séminaire, en 1583. Le deuxième est le Séminaire irlandais institué en 1603 par le cardinal François d'Escoubleau de Sourdis ³ pour accueillir les nombreux Irlandais contraints de s'expatrier en Europe après le schisme créé par Henri VIII au XVI^e siècle et la création de l'Église anglicane. L'archevêque leur affecte l'église Saint-Eutrope ⁴ située à l'est de la place Pey-Berland ainsi que des immeubles rue du Hâ. Quant au troisième, celui de la Congrégation des prêtres du clergé, il est fondé en 1636 par Jean de Fonteneil, chanoine du chapitre collégial de Saint-Seurin puis de Saint-André, curé de Saint-Siméon. Les Lazaristes qui en prendront la direction en 1682 le transfèrent rue du Palais Gallien en 1747.

Un brillant chanoine

Jean (Joannes) de Fonteneil, né vers 1606 connaît une carrière ecclésiastique rapide. A peine admis dans le clergé en 1622 il reçoit les chapellenies de la Recluse et de Bethléem dans l'église séculière Saint-Seurin-lès-Bordeaux. Nous sommes alors sous le « règne » de François d'Escoubleau de Sourdis, le cousin germain de la célèbre Poitevine Gabrielle d'Estrées. Le jeune archevêque de Bordeaux mène son diocèse à la baguette et fait appliquer, avec parfois beaucoup de vigueur, la discipline et le respect strict des règles ecclésiastiques.

Le frère de François, Henri de Sourdis ⁵, amiral malchanceux de la flotte de Louis XIII et néanmoins archevêque de Bordeaux en 1629, confère à Jean de Fonteneil le diaconat en 1630 à Saint-André et l'ordonne prêtre l'année suivante. En 1639 il est nommé vicaire général archiépiscopal particulier de

* Qu'il me soit permis de remercier Mme Lacoue-Labarthe pour les informations et conseils qu'elle m'a donnés pour cette étude.

1. 1375-1458.
2. 1506-1591.
3. 1574-1628.
4. Ancienne Notre-Dame de la Place.
5. 1593-1645.

l'archevêque Sourdis qui l'apprécie beaucoup. Il sera ensuite vicaire perpétuel de l'église paroissiale de Sainte-Colombe à Bordeaux avant de permuter son poste en 1640 avec le titulaire de Saint-Siméon, l'une des plus anciennes églises paroissiales de la ville. L'Église primitive a été construite au VI^e siècle, du temps de l'évêque Léonce II ⁶, comme Saint-Chrystoly, Saint-Projet, Saint-Maixent, Saint-Étienne ou Saint-Martin. Saint-Siméon a été reconstruite, sans doute au XIV^e et réaménagée au XVI^e.

Jean de Fonteneil fonde un nouveau séminaire en 1636 avec le soutien du futur saint Vincent de Paul. Celui-ci s'est intéressé tôt à Bordeaux, et l'on pense qu'il a rencontré Jean de Fonteneil en 1625. Le jeune chanoine bordelais est très attiré par l'établissement nouveau fondé à Paris par celui-ci. Jean va faire un voyage à Paris ⁷ où il rencontre le fondateur de la Congrégation des prêtres de la mission appelée aussi les Lazaristes. Dès lors il entreprend d'établir un établissement semblable à Bordeaux. Ce qu'il fait dès 1636. L'archevêque Henri de Sourdis approuve solennellement le nouvel institut dénommé Congrégation des prêtres du clergé. Peu après, en 1649, le nouvel archevêque de Bordeaux, Monseigneur Henry de Béthune, en fait de même. Tout comme Louis XIV qui lui donne des lettres patentes en décembre 1650.

Installation à Saint-Siméon

Jean de Fonteneil a installé au début sa petite communauté dans la maison presbytérale qu'il occupe dans le faubourg Saint-Seurin puis, quand celle-ci devient trop petite, dans le presbytère de l'église Saint-Siméon, situé au centre de la vieille ville. Mais, devant le développement rapide de celle-ci, il doit impérativement chercher de nouveaux bâtiments plus spacieux. Il les trouve d'abord dans une maison voisine, l'hôtel ou maison noble des Monadey appartenant à Louis de Saint-Martin, avocat au Parlement de Bordeaux dont les affaires périclitent. En 1651, Jean de Fonteneil achète, de ses propres deniers (18 000 livres), cette maison située dans la rue de Saint-Siméon près de la rue du Petit-Cancéra et de celle de Trompille et y installe le premier séminaire de la congrégation des Prêtres du Clergé. En 1667, l'établissement devient le Grand Séminaire de Bordeaux et rencontre un grand succès. Il faut alors ajouter quelques bâtiments à ceux de la rue Monadey pour loger les séminaristes, car les locaux deviennent rapidement trop exigus. Cela ne durera pas longtemps. En 1679, la Congrégation des prêtres du clergé végète depuis quelque temps et quand Jean de Fonteneil décède, le 2 mars 1679 rue du Petit-Cancéra, il n'y a plus la même discipline ni le même élan dans le séminaire. C'est pourquoi le nouvel archevêque de la capitale de l'Aquitaine depuis 1680, Mgr Louis d'Anglure de Bourlemont ⁸,

procède à la réunion, en octobre 1682, de la Congrégation des prêtres du clergé avec les Lazaristes de saint Vincent de Paul qui en prennent la direction.

Après avoir redonné immédiatement de l'élan au nouveau séminaire, plusieurs supérieurs dynamiques de cet ordre vont se succéder à la tête de l'établissement, de telle sorte que celui-ci va vite se retrouver à l'étroit dans les locaux du Petit-Cancéra. Mgr Armand-Bazin de Bezons ⁹ qui succède à Mgr d'Anglure de Bourlemont en 1698 suit avec attention leurs efforts pour fournir des prêtres de bon niveau au diocèse et en priorité aux dix paroisses que compte Bordeaux à cette époque.

Les besoins sont immenses

Au début du XVIII^e siècle, les couvents et institutions religieuses bordelaises accueillent plus de 1 200 religieux ou religieuses, se répartissant ainsi : 50 chanoines, 245 prêtres, 337 moines rentés, 200 moines sans rente et 397 religieuses.

C'est le père Claude Michel, le supérieur lazariste du Grand Séminaire, qui achète en 1722 un grand terrain de 5000 m², à la Croix de l'Épine, à l'angle des rues Judaïque et Palais-Gallien pour y transférer son établissement.

Cet emplacement a été occupé depuis des temps très anciens par quelques habitations gallo-romaines. C'est ce que précise la Revue archéologique de Bordeaux ¹⁰, dans son compte-rendu des fouilles entreprises avant la rénovation du site du Grand Séminaire. Côté rue du Palais Gallien, les fouilles entreprises en 2004/2005, avant la rénovation, ont révélé : « le plan d'une habitation qui s'organise ensuite selon un ordre en péristyle, correspondant à une riche demeure. Une citerne à eau est maçonnée sur deux mètres de profondeur dans une excavation creusée dans l'argile pléistocène à l'ouest du bâtiment...une partie des sols étaient probablement recouverts de mosaïques... la demeure était vraisemblablement dotée d'un système de chauffage... ». Cette demeure aurait été habitée entre le I^{er} et le III^e siècle après J.-C. Un autre vestige est trouvé un peu plus loin : « un bâtiment avec portiques au nord a été mis au jour sur une surface de 50 m²...La probabilité d'une cour hémisphérique à portiques d'une riche demeure est suggérée, celle d'un sanctuaire l'est aussi. Le site a probablement été occupé

6. Vers 542-566.

7. Vers 1635.

8. 1618-1697.

9. 1654-1719.

10. Année 2006.

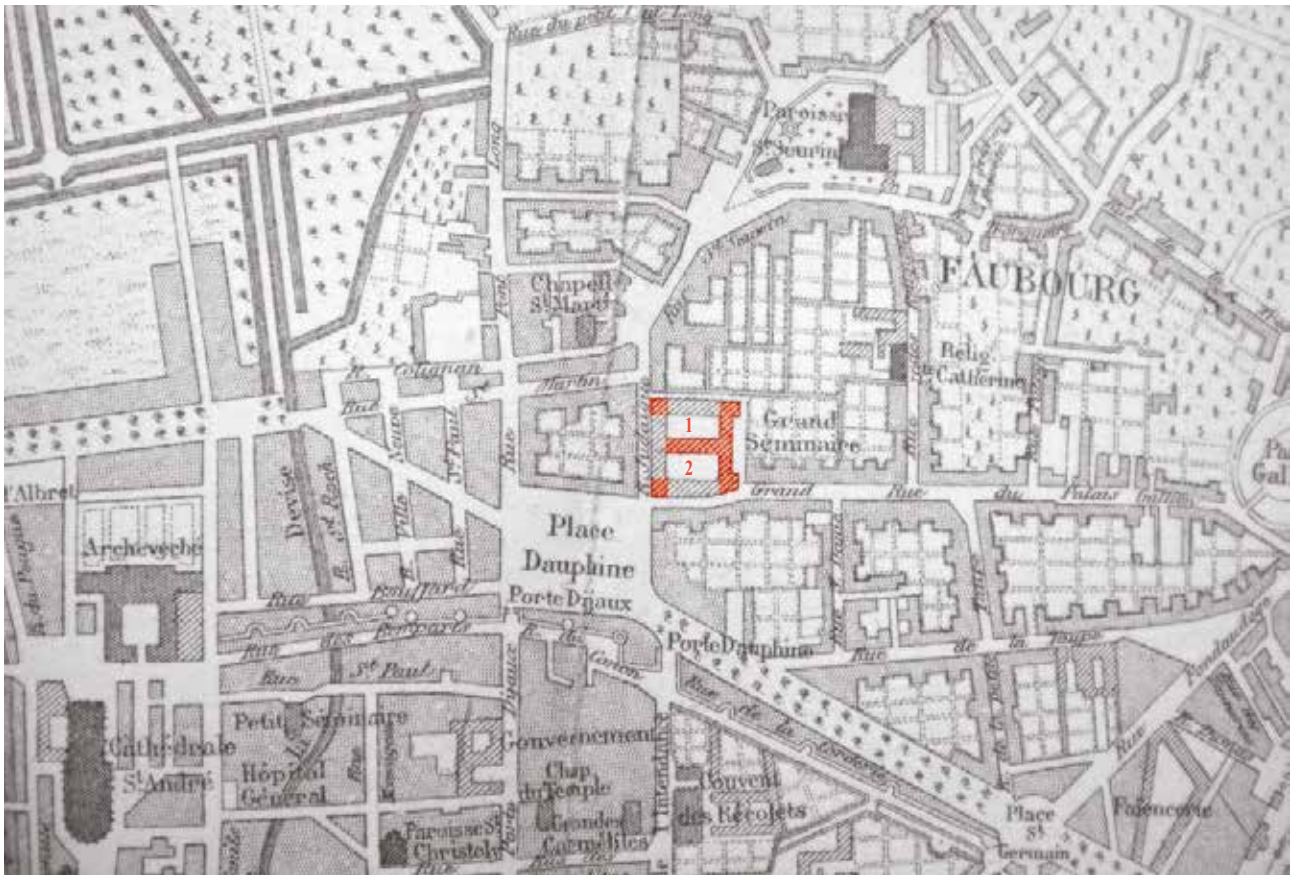


Fig. 1. - Le Grand Séminaire, dit aussi des Ordinand a été construit entre 1722 et 1747 à l'angle des rues Judaïque et du Palais-Gallien. A l'ouverture de l'institution, il a une forme en « T » orientée nord-sud.

- 1- entrée
- 2- cours d'honneur

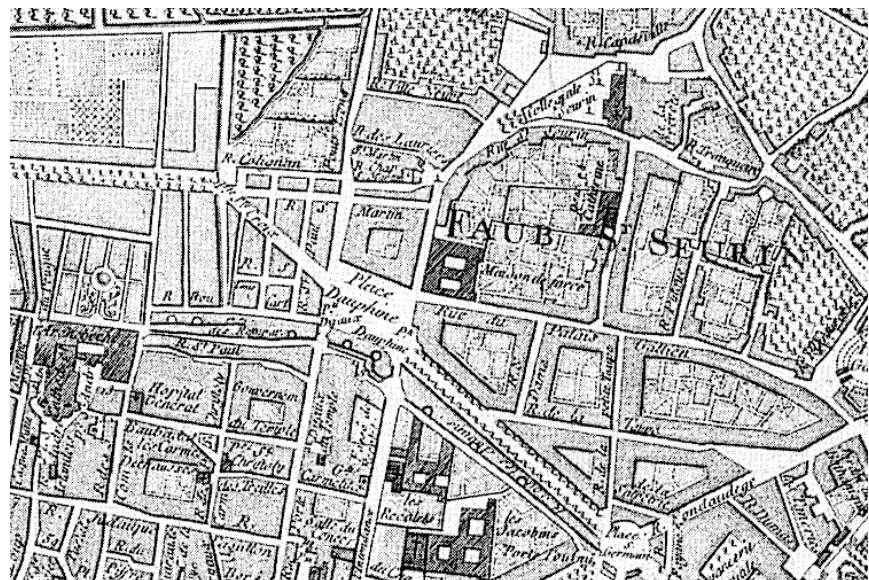


Fig. 2. - Sur les plans de Bordeaux, le grand séminaire est représenté dès 1733 avec tous ses éléments y compris l'aile orientale qui ne sera élevée qu'aux environs de 1770. Plans de la ville de Bordeaux Jean de Lattré 1733).

durant le 1er siècle après J.-C et ne présente pas d'occupations antiques postérieures... ». Des fouilles entreprises à la même époque, sur le site du futur auditorium, de l'autre côté de la rue du Palais-Gallien, montrent la présence dans les siècles qui suivent d'une rue occupée par des artisans.

L'emplacement est remarquable et occupé depuis des temps très anciens par différents établissements religieux ou hospitaliers. Ainsi, au coin de la rue du Palais-Gallien il y a eu une antique chapelle. Selon Cirot de La Ville, la chapelle Saint-Ladre (ou Saint-Lazare), dite aussi de la *Recluse Saint-Ladre*, est fort ancienne puisque construite au IXe siècle. Sans doute créée non loin des murs de la ville, au moment où l'on transporte les reliques du saint, de Marseille à Autun. Plus tard, d'après Louis Desgraves, il y eut là l'Hôpital Saint-Lazare, fondé au XIIIe pour accueillir les lépreux et qui disparaît à la fin du XVe. Le souvenir de cet établissement est encore rappelé de nos jours par une modeste impasse portant ce nom. La chapelle de la *Recluse Saint-Ladre* sera détruite, elle, également au XVe siècle, sans doute par le vieux comte anglais John Talbot (surnommé par les Bordelais le roi Talbot) quand il démolit tout ou partie de ce quartier avant d'entrer dans Bordeaux avec sa soldatesque en 1452. A 70 ans, il est chargé par Henri VI d'Angleterre de reprendre la Guyenne. Cela ne lui portera pas chance, car, peu après, il y perdra la vie. L'antique chapelle sera alors remplacée par un petit reposoir avec une statue d'une madone que l'on a appelé *La Croix de l'Épine* et qui existe encore au moment de la construction du séminaire au début du XVIIIe siècle.

Les chapelles ne manquent pas alors dans la partie haute de la rue Judaïque. N'oublions pas que la rue Judaïque qui démarre ici est sur la route des pèlerins de Compostelle. Plus bas, on trouve ainsi une vénérable église, la chapelle Saint-Martin du Mont-Judaïque

Au coin des rues Judaïque et Palais-Gallien

Le nouveau séminaire apparaît très tôt sur les plans de la ville de Bordeaux établis à cette époque. En effet on le trouve déjà sur le plan « dit de Lattre » de 1733, sous la forme d'un énorme bâtiment en forme de « B » majuscule avec tous ses éléments et l'aile orientale, qui ne sera construite que dans les années 1770. Cette représentation avec l'indication « Grand Séminaire » restera la même sur les plans suivants :

- Le plan de la ville et faubourgs de Bordeaux établi par Jean Lattre de 1747 (fig. 1) de 1760 et sur celui de Jacques-Nicolas Bellin ¹¹

- Le plan de la ville de Bordeaux de Nicolas Chalmandrier de 1773 (fig. 2). Ce plan présente la particularité suivante :

la mention *Grand Séminaire* a disparu et a été remplacée par *maison de force*. Or le bâtiment abritera le Grand Séminaire jusqu'à la Révolution où il devient un moment une prison en 1792/93.

- Le plan géométral de la ville et faubourg de Bordeaux réalisé à Londres en 1776 rétablit la situation. Même forme, mais rendu au *Grand Séminaire*.

- On le retrouvera ensuite sur le plan géométral de 1783, celui de 1787 de Jean Lattre et Chalmandrier qui reprend les erreurs de celui de 1773 (*Maison de force* au lieu de *Grand Séminaire*), et un autre de 1787.

Ainsi, pendant pratiquement tout le XVIIIe siècle, le séminaire de la Mission des pères lazaristes apparaîtra sous la même forme, celle qu'il aura seulement à partir des années 1770 quand il disposera de toutes ses annexes. Le plan de Bordeaux réalisé en l'an XIII (1805) le présente sous l'appellation d'Hôtel de la Moneye (fig. 3), ce qu'il est devenu en 1800.

Un imposant bâtiment

La taille de l'établissement est importante. Les pères lazaristes veulent, en effet, un séminaire qui puisse leur permettre de recevoir les nombreux séminaristes qu'ils veulent former. De fait, il est plutôt impressionnant même si son style n'est pas sans attirer quelques critiques.

Dans ses *Annales bordelaises* de 1797, Bernadau porte en effet un jugement sévère sur le bâtiment qui : « a été bâti sur les dessins et sous la conduite d'un frère lazariste (anonyme) qui n'a guère fait preuve de talent dans cette construction »... « L'escalier principal n'est pas sans mériter quelques éloges quoiqu'il paraisse comme écrasé par ses voûtes surbaissées. Les diverses pièces de l'intérieur, autant du moins qu'on puisse en juger après les nombreuses dégradations et démolitions qu'elles ont subies, étaient assez bien disposées et proportionnées, propres en un mot, à loger convenablement les hôtes qui devaient y habiter ». Heureusement d'autres mémorialistes comme l'abbé Jean Baurein porteront un jugement plus favorable. L'abbé note, à ce propos dans ses *Variétés bordelaises* : « Le séminaire de la Mission qui est auprès et à la suite ¹², ne contribue pas pour peu à l'embellissement de ce faubourg ».

Si les travaux ont trainé, le bâtiment a, quand même, été inauguré, en partie, en 1739 comme l'indiquait l'inscription au fronton de la façade : « *Congregatio Missionis 1739* »

11. Vers 1764.

12. Note du rédacteur : de la place Dauphine.

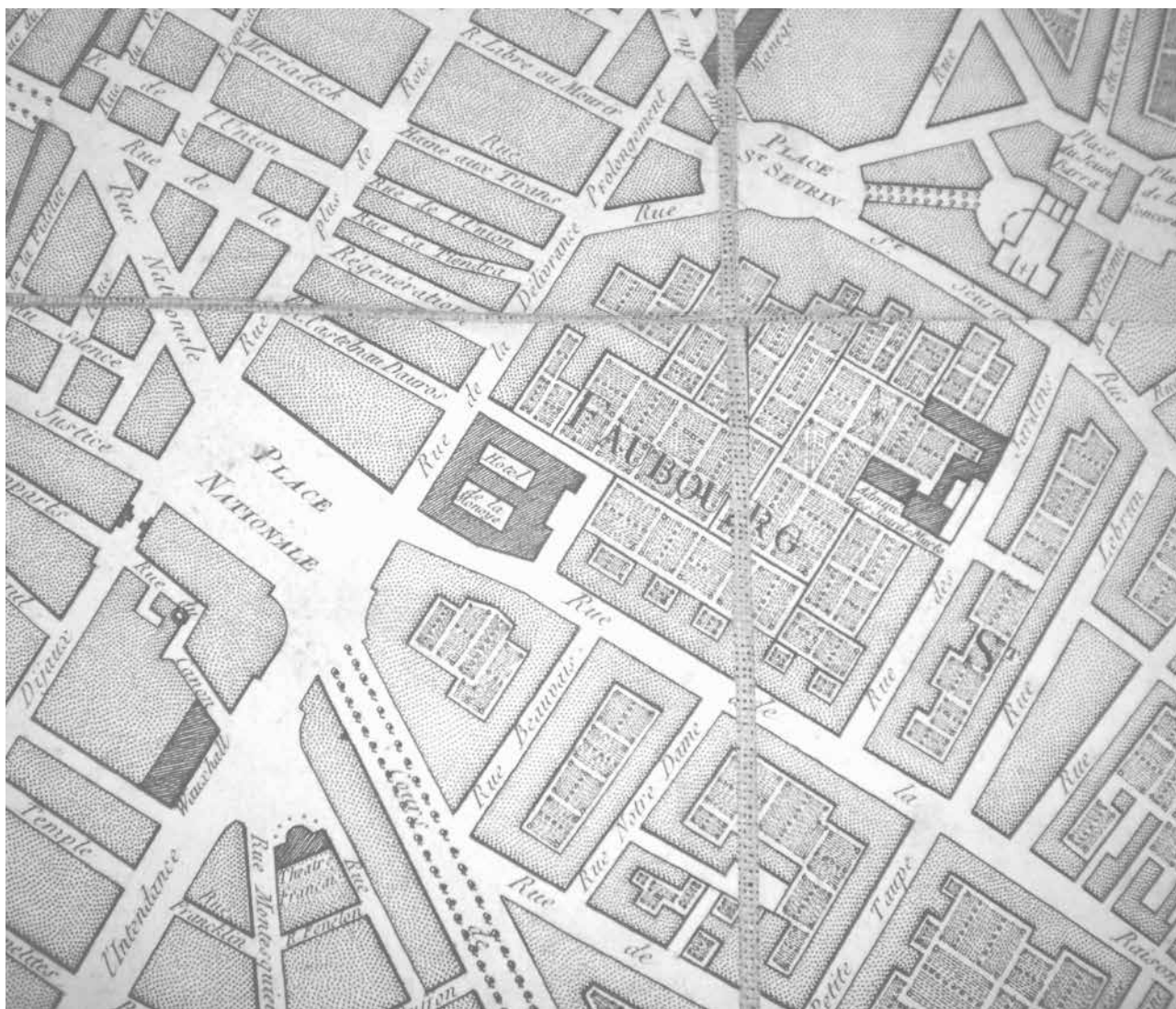


Fig. 3. - Représentation identique de « l'Hôtel de la Moneye » sur un plan daté de l'an VIII (1805). Doc. J.C. Fauveau.

encore visible, paraît-il en 1922. Tout ne devait pas, pourtant, être complètement au point en 1739 puisque les Lazaristes ne vont s’y installer que vers 1747, alors que les bâtiments ne sont pourtant pas encore totalement achevés.

Le séminaire d’origine est en forme de T, conçu sur le plan d’une église, avec une nef gigantesque et un transept formé de deux ailes terminées par deux gros édifices carrés, des tours qui reçoivent les escaliers qui donnent accès aux étages. Il n’y a pas de chœur. La « nef » orientée nord-sud semble avoir été occupée par les services communs de l’établissement : superbe entrée avec un escalier somptueux, contiguë à une grande pièce voûtée qui accueille le grand réfectoire des séminaristes. L’es-

calier conduit aux étages occupés par les dirigeants lazarisistes et probablement à d’autres salles de cours. Le bâtiment donne sur une grande cour rectangulaire desservie par un passage voûté donnant rue Judaïque.

L’imposante bâtisse du fond, le transept avec ses deux ailes, orienté est-ouest est, elle réservée au rez-de-chaussée au logement du portier, à une chapelle, plus que modeste pour un établissement de cet ordre et aux réserves de produits alimentaires. Les chambres des séminaristes sont dans les étages. L’ensemble architectural, très classique est orné d’un grand fronton. Devant, une grande terrasse permet aux jeunes gens et à leurs professeurs de s’aérer.



Fig. 4. - Plan du séminaire des Ordinand vers 1760/70.
La rue Judaïque est à gauche. Celle du Palais-Gallien en bas.
Au milieu, le bâtiment central orienté nord/sud abrite l'entrée d'honneur
et les appartements des supérieurs des Lazaristes.
Document A.M.Bx.



Fig. 5. - Ce dessin de Victor Philippe lithographié par J.B. Constant figure
dans *l'Album du voyageur à Bordeaux*, ouvrage paru en 1838 et 1839.
C'est l'une des seules représentations existantes du Grand Séminaire aux
environs de 1780. Le nombre de bossages de la porte et les personnages
sont différents selon les deux éditions.
Coll. part.

L'ensemble (fig. 4) est ordonné autour de deux cours : l'une, à l'ouest donne sur la rue Judaïque, dont elle est séparée par une clôture et un petit passage, est, à l'époque, une cour de service donnant sur la rue au travers d'un passage couvert. L'autre, à l'est, dite cour d'honneur donne sur la rue du Palais-Gallien. C'est l'entrée principale du Séminaire. Elle est bordée sur trois côtés par un cloître doté de larges ouvertures : huit en parallèle de la rue du Palais-Gallien, cinq perpendiculairement. Une immense porte en pierre, à bossages et fronton, orne alors la façade rue du Palais-Gallien (fig. 5). Cette porte monumentale est dotée d'un chapiteau placé au niveau des toits et dispose de dix-huit bossages espacés. On en connaît deux représentations faites par Constant pour l'Album du voyageur dans les éditions de 1838 et de 1839. L'ensemble est complété par un portail à deux battants. C'est la réplique à l'identique des portes dessinées par l'architecte André Portier pour la Porte Dijeaux, mais aussi pour celle de la Monnaie. En 1758, l'architecte a construit cette dernière sur les quais, la copie conforme en plus grande de celle du séminaire. Il paraît raisonnable d'attribuer à André Portier celle du Grand Séminaire, même si cela n'est pas attesté formellement par des documents, car il a travaillé pendant de longues années avec l'architecte Jean Laclotte qui a œuvré pendant toute cette période pour les Lazaristes avec l'entrepreneur Jean Alary.

Le portail monumental à bossages de la rue du Palais-Gallien donne accès au grand cloître monumental qui mène à l'entrée d'honneur du Grand Séminaire aux voûtes de pierre en berceau surbaissé. Du point de vue de l'architecture, le grand vestibule qui relie les deux cours intérieures, l'escalier d'honneur et le réfectoire sont sans doute contemporains et datent du milieu du XVIII^e siècle. L'architecte de ces parties est sans doute André Portier, architecte renommé, inspecteur des travaux de la place Royale de Bordeaux sous l'autorité de Jacques V Gabriel, premier architecte du roi. Plus tard, il travaille avec Ange-Jacques Gabriel son fils. Mais Ange-Jacques Gabriel qui a pris la place de Robert de Cotte comme architecte de Louis XV à Versailles, à Compiègne ou à Fontainebleau délaisse Bordeaux où Portier va prendre de plus en plus d'importance. Ce dernier vient de terminer la Porte Dijeaux et va travailler non loin de là, sur l'hôtel de Ruat rue Saint-Paul en 1743 ainsi que sur celui de Lecomte de Latresne achevé avant 1755.

Le grand vestibule, l'escalier d'honneur et le réfectoire ont été construits entre 1747 et 1756 au plus tard. Marie-France Lacoue-Labarthe qui y a effectué une visite rapide en 2004/2005 a noté un certain nombre de points intéressants. Le



Fig. 6.- La rampe en fer forgé de l'escalier est probablement due à André Portier, architecte qui a travaillé avec Jean Laclotte sur le séminaire des Lazaristes.

vestibule doté d'une voûte de pierre en berceau parfaitement préservée de nos jours accueille : « le départ du *grand degré* ou escalier d'honneur souligné d'une remarquable rampe de fer forgé (fig. 6) dont le style s'apparente tout à fait à celui de l'hôtel des Fermes (dessiné par l'architecte Portier), ou à celui de l'hôtel de Lecomte de Latresne, ou encore de Ruat, tous deux attribués à Portier également. » Deux autres escaliers avec des rampes en fer forgé existent également dans les deux tours d'angle : l'une dans le bâtiment jouxtant l'entrée rue du Palais-Gallien qui mène aux chambres des séminaristes, l'autre à l'opposé du même bâtiment derrière la réserve des vivres des Lazaristes. Quoique moins belles et plus rustiques que celle de l'entrée d'honneur, ces rampes, en fer forgé également, sont intéressantes. Elles ont, probablement été dessinées par un autre architecte. Le grand réfectoire qui donne sur le grand vestibule est lui aussi doté « d'une également remarquable voûte de pierre en berceau percée de lunettes à arêtes, d'un beau travail de stéréotomie ».

Le Grand Séminaire ne dispose pas d'église

En juillet 1748, tout n'était pas encore terminé, l'église ou la chapelle, prévue à l'origine n'étant toujours pas bâtie en octobre 1751. Le plan du Grand Séminaire (fig. 4) datant du XVIIIe, qui se trouve aux Archives municipales de Bordeaux montre de façon précise l'emplacement que devait occuper ce lieu de culte, indispensable dans un tel bâtiment. En effet on peut voir sur ce document que le coin du séminaire situé entre la cour d'honneur et les maisons du haut de la rue du Palais-Gallien est prévu pour être occupé par une église. Pas très importante d'ailleurs puisque n'ayant pas de fonction paroissiale, mais correspondant bien aux besoins du séminaire ! Mais l'église ne sera jamais construite à cet emplacement, faute de moyens et des chanoines de Saint-Seurin, qui s'y opposeront fermement tout au long du siècle. Le terrain, qui était destiné à l'église sera même transformé momentanément en cimetière avant d'être loti un peu plus tard avec un immeuble signé Jean Laclotte au coin.

Pour assurer un lieu de culte décent à leurs élèves les Lazaristes vont améliorer et décorer, en l'agrandissant la petite chapelle située, dès l'origine dans le bâtiment nord. Elle est vraisemblablement achevée seulement au moment de la grande foire de mars 1786. La Congrégation a, en effet, acheté pour 1 200 livres un maître-autel en marbre blanc veiné de sept pieds neuf pouces de longueur et de trois pieds de hauteur, à un Italien du nom de Gemignani qui habitait Toulouse et un retable à Barthélémi Cabirol « sculpteur artiste de la ville de Bordeaux », le même qui a sculpté la chaire de la cathédrale Saint-André, pour 1 300 livres.

Quelques aménagements seront effectués au cours des années 1770 et peut-être même encore en 1780. L'architecte Jean Laclotte va travailler alors sur de nombreux projets, dont le grand bâtiment situé à l'ouest, à gauche en entrant par la rue Judaïque (l'aile dite orientale). Un ouvrage vraisemblablement terminé en 1777. Un grand bâtiment est érigé, orienté nord /sud. L'architecte qui a fait les plans serait Jean Laclotte qui travaille avec son frère Étienne, tous les deux bien connus des Bordelais. C'est une copie presque conforme du bâtiment qui forme la « nef » du séminaire, et qui lui est parallèle, sans la très belle entrée puisqu'il s'agit d'un bâtiment de service.

Jean Laclotte a en effet présenté cette année-là un mémoire concernant les travaux de réparation effectués au séminaire et à la démolition de bâtiments légers. Un mémoire assez modeste de 1 500 livres. On prétend qu'une partie des travaux du bâtiment oriental aurait été effectuée par les séminaristes eux-mêmes, ce qui aurait allégé considérablement la note, mais cela semble peu compatible avec un emploi du temps très chargé.

Le nouveau bâtiment, parallèle à celui qui accueille l'escalier d'honneur, est assez massif, mais complète agréablement l'ensemble. L'ordonnance des façades est reprise à l'identique : quatre niveaux percés de fenêtres rectangulaires à larges chambranles saillants. Trois ans après, l'architecte effectue des travaux du côté de la rue du Palais-Gallien qui se poursuivront pendant cinq ou six ans. Le montant est élevé puisqu'il dépasse les vingt-mille livres. Ils reprennent en 1784 et 1785 et toucheront même le domaine de Haut-Brion qui appartient toujours aux pères lazaristes. Juste avant la Révolution, Jean et Étienne Laclotte interviendront, probablement pour le réaménagement de la chapelle, pour l'autel de celle-ci et la construction d'une sacristie.

Et la Révolution arrive

Quelques années plus tard la Révolution passe par là. Le séminaire occupe alors 5.600 m² au coin de ce que l'on appelle la place Dauphine (qui deviendra en 1792 place Nationale à la proclamation de la République qui débaptise les rues), et de la rue Judaïque qui est alors une rue aristocratique et élégante que l'on va dorénavant nommer rue de la Délivrance. Celle du Palais-Gallien devient, elle, rue de la Raison. Celui qui se frotte les mains, qu'il a fort calleuses d'ailleurs, c'est un sculpteur, le citoyen Quéva qui touche par lettre gravée, 6 sols sur une pierre dure, mais seulement 3 sols et six deniers pour une molle.

L'ancien Grand Séminaire devient « Bien national » en 1791 et les sections révolutionnaires vont se l'attribuer. Du moins les étages supérieurs. Les immenses sous-sols particulièrement faciles à garder sont transformés momentanément en prison pour les prêtres n'ayant pas voulu prêter le serment de fidélité. Ainsi, après avoir été un lieu de formation, de piété et de sacrifices librement consentis par ces religieux, le beau bâtiment de la rue du Palais-Gallien devint une prison pour eux. Mais, au lieu du confort des appartements situés en étage, ils y connaîtront le froid et l'obscurité des profonds sous-sols. Les prêtres insermentés vont y connaître des moments pénibles. Mais comme ils sont de plus en plus nombreux, on va aussi les enfermer au Fort du Hâ et dans les anciens couvents de la ville.

Mais avant d'affecter ces lieux, il convient d'en faire dresser l'inventaire. Le mobilier ne retient pas l'attention. De l'imposante bibliothèque, ils ne pourront qu'enregistrer la médiocrité de ce qu'il trouve. Ils ne répertorieront en effet que 461 livres¹³. Ils seront transportés au dépôt des sciences et arts, le reste allant au dépôt national situé dans l'ancien séminaire Saint-Raphaël. Rapidement les commissaires aux abois commencent à vendre les biens qui ont été confisqués. Ces ventes dureront jusqu'en 1796, où il y a encore huit ventes qui produisent quand même

plus de trois cent mille livres, mais en assignats. Par exemple, le maître-autel, en marbre blanc veiné, est vendu 45 000 livres et les boiseries de la chapelle 25 000 livres. Une misère quand on sait ce que valent ces bouts de papier imprimés à la va-vite ! On en profite aussi pour vendre ce qui peut l'être en termes de terrains. Un début de démembrement aura lieu en effet pendant la Révolution. Les jardins situés au nord-ouest seront vendus à des particuliers. Une partie est même séparée par un mur en 1801.

La Maison nationale est d'abord occupée par la 14e section, dite section Franklin qui installe un canon provenant du Château Trompette devant l'entrée rue du Palais-Gallien. Les locaux de l'ancien séminaire étant immenses, ils serviront aussi momentanément de « lieu d'assemblée » à la 13e section dite du Champ de Mars ; à la 15e, dite des Arts ; et à la 16e, dite républicaine.

À partir du 16 octobre 1793, les beaux bâtiments de la « Maison nationale » vont servir de domicile aux quatre commissaires de la Convention Claude-Alexandre Ysabeau, Marc-Antoine Baudot, Guillaume Chaudron-Rousseau et, le plus connu, Jean-Lambert Tallien. Ils sont chargés par le Comité de salut public et par le Club des Jacobins de rétablir l'ordre républicain à tout prix. Bordeaux est, en effet une ville suspecte, car elle est porteuse d'espoir pour tous les Français désireux d'aller trouver un peu de calme aux Antilles ou d'émigrer aux Amériques.

Les commissaires vont occuper les appartements très confortables des supérieurs et dirigeants du Grand Séminaire, situés dans le beau bâtiment XVIIIe situé à droite quand on entre dans la cour Judaïque. Tordons le cou à l'idée couramment répandue que Thérèse Cabarrus, la belle compagne puis l'épouse de Tallien y séjourna. Elle refusa obstinément de s'y installer à cause de l'activité souvent brutale des commissaires et de leurs commissions. Pendant son séjour bordelais, elle habita chez ses cousins Cabarus, de riches armateurs, au 7-9 rue Saint-Dominique¹⁴ avant de prendre ses quartiers à l'hôtel Franklin cours du Jardin public (cours de Verdun aujourd'hui). Devant l'hostilité générale à leur égard, ceux-ci vont être obligés de prendre des mesures de sécurité exceptionnelles. Pas moins de trois corps de garde sont établis aux accès principaux des immeubles et le fameux canon rue du Palais-Gallien. Très vite, la répression qu'ils mettent en place va se développer et devenir terrible pour les malheureux Bordelais. Tallien y tiendra un rôle actif, on prétend même qu'il voulait incendier une partie de la

13. 9 in-folios seulement, 28 in-4°, 147 in-12°, 53 in-18°.

14. Rue Jean-Jacques Bel aujourd'hui.

ville pour mettre au pas les habitants. Heureusement le général Brune s'y oppose fermement. La guillotine étant installée tout près, place Nationale. La chute de Robespierre, le 27 juillet 1794¹⁵ sauvera de nombreux suspects à Bordeaux mais mettra fin aux troubles.

La « Maison nationale » va trouver ensuite une destination plus tranquille. En 1794 on établit, dans la cour Judaïque de l'ancien séminaire, un atelier d'artillerie où on fabrique des piques puis des affûts de canon. Et, un peu plus tard, en 1796, on y loge, mais de façon précaire des réfugiés des colonies de la Guadeloupe, et celles de Saint-Domingue chassées par les troupes de Toussaint Louverture. Ces malheureux, dont personne ne voulait en métropole, seront ensuite transférés au couvent de la Visitation où le magasin d'habillement qui y est installé est supprimé. Enfin, en 1798, on va aménager des logements sur trois niveaux. Mais on peut affirmer sans crainte de se tromper que pendant toute cette période très peu de travaux auront été effectués sur ces bâtiments.

Une affectation très laïque

Dès 1792 un projet de transfert du vétuste et trop petit Hôtel des monnaies situé rue des Capucins, non loin de l'abbatiale de Sainte-Croix, est proposé par le directeur de cet établissement Laurent-Bruno Lhoste. Ce dernier projette d'installer ses presses dans l'ancien Grand séminaire dont les locaux, immenses et encore en bon état, lui conviendraient parfaitement. Mais ce projet n'aboutit pas pour une raison toute simple. Du fait de la pénurie de métal, il est devenu impossible de frapper de la monnaie métallique. En revanche, on imprime des assignats en papier par milliards. Une imprimerie suffit à cela.

Mais après le coup d'état de Brumaire, le problème se repose. Du fait de ses victoires, le général Bonaparte a envoyé en France des millions en pièces sonnantes et trébuchantes qui ne peuvent être utilisées telles quelles. C'est en mai 1800 qu'un décret signé « Bonaparte Premier Consul » décide du transfert de l'Hôtel de la Monnaie, installée toujours près de l'église Sainte-Croix à Bordeaux. Le bâtiment choisi ? Les locaux de l'ancien Grand Séminaire, rue du Palais-Gallien. Le 22 germinal, an VIII¹⁶, au moment où il prépare sa seconde campagne d'Italie, la Garde est partie la veille pour affronter les cols enneigés du col du Saint-Bernard, il prend un arrêté qui affecte l'immense bâtiment du Grand Séminaire à la Monnaie de Bordeaux.

Après des travaux qui durent un an, Laurent-Bruno installe l'Hôtel de la monnaie dans ses nouveaux locaux le 8 prairial an IX¹⁷. Les besoins de monnaie sont immenses. Les machines à



Fig. 7. - Six grands monogrammes dans les sous-sols du bâtiment. Ces cartouches ornent certains endroits des immenses caves qui abritaient les presses qui ont servi pour frapper les 285 millions de pièces de 5F en argent produite à Bordeaux au XIXe. Cl. J.-C. Potin.

frapper fonctionnent rapidement à plein régime pour alimenter les caisses du Consulat puis du nouvel empire français à partir de 1804.

La transformation du Grand Séminaire en Hôtel de la Monnaie a été faite sans grandes transformations. Tout en étant supervisée par l'architecte du département de la Gironde C. Antoine ainsi que par celui de la Régie des Domaines C. Roux qui va travailler avec Joseph-Adolphe Thiac un peu plus tard. En fait, le nouvel occupant va occuper les espaces laissés libres en faisant relativement peu de travaux au départ puisque le devis dépasse de peu les 70 000 F. Ce qui est relativement modeste pour un tel bâtiment, mais les finances de la France, après la Révolution, sont exsangues.

L'implantation du tout nouvel Hôtel des monnaies de Bordeaux est la suivante :

- L'entrée principale, rue du Palais-Gallien, est conservée. La très belle porte à bossages reste en place. La partie gauche de la cour d'honneur va être utilisée pour y installer les écuries,

15. 9 thermidor an III.

16. 12 avril 1800.

17. 28 mai 1801.

importantes car il n'y a pas moins de dix-huit chevaux pour fournir l'énergie aux laminoirs. On y trouve aussi le grenier à foin qui leur est nécessaire et un hangar à bois. Cet espace donne directement sur la porte des ateliers et sur les fonderies d'or et d'argent installées au rez-de-chaussée du beau bâtiment de la cour Judaïque, près de la salle de délivrance qui est dans l'ancien réfectoire.

- Le rez-de-chaussée de l'ancien séminaire, coté Palais-Gallien sera destiné à accueillir le dépôt des pièces fabriquées, les bureaux du caissier, du contrôleur et celui du directeur.

- Les machines et les presses sont installées dans les gigantesques sous-sols où les murs sont frappés de six grands cartouches gravés dans la pierre portant le monogramme « RF » (fig. 7).

- Dans un nouveau bâtiment, construit dans les jardins donnant au nord vers la rue Rolland, on ouvre un laboratoire d'analyse et celui destiné à produire l'acide sulfurique nécessaire à la fabrication.

- Dans les étages des bâtiments XVIIIe qui comprennent trois étages à l'époque, on trouve les appartements du directeur de l'établissement, celui du caissier ainsi que ceux des principaux responsables. Une salle sert aussi de tribunal. On y jugeait les contraventions aux lois sur les matières d'or et d'argent qui sont nombreuses à l'époque.

- Dans la cour Judaïque, qui reste desservie par le passage voûté, et qui prend la dénomination de cour du monnayage, on construit une grande salle de monnayage, dite parfois « salle elliptique ».

Jusqu'en 1844 la fabrication se fera au moyen de laminoirs grossiers mus par un manège à chevaux, et de couplets et balanciers à la main. Le manège occupait dix-huit chevaux, les balanciers au nombre de six, deux gros, trois moyens et un petit, nécessitaient l'emploi d'un nombre important d'ouvriers : douze hommes à chacun des gros, huit aux moyens et six aux petits. Après 1844, on n'utilisera plus de chevaux pour la production, mais des machines à vapeur ce qui dégagera de la place

L'hôtel de la Monnaie de Bordeaux va fonctionner pendant presque quatre-vingts années, en frappant des millions de pièces pour tous les régimes qui vont se succéder au cours du XIXe siècle. La production y est importante puisque pas moins de 280 millions de pièces en argent seront frappées dans ces locaux.

Mais en 1878 un scandale immense vient frapper ce bel établissement. En janvier, on s'aperçoit que douze tonnes de lingots d'argent appartenant au banquier Alphonse de Rothschild qui les avait déposés pour les transformer en monnaie pour une banque étrangère ont subi une transformation stupéfiante. Les barres supposées être en argent sont maintenant en

bronze. Le scandale est immense ! Après une série d'enquêtes minutieuses, le directeur M. Delebecque reconnaît être l'auteur de la substitution frauduleuse. Il accuse un déficit considérable dans ses opérations. Une instruction est alors ouverte et le directeur est révoqué de ses fonctions le 29 novembre 1878. Sur place, il n'y aura plus de directeur. Et bientôt plus de Monnaie de Bordeaux.

La cour d'Assises de Bordeaux, dans ses audiences des 8, 9 et 10 février 1879, puis du 18 février et du 16 mai suivant, va le condamner à six années de réclusion aux travaux forcés assortis d'une amende importante. M. Delebecque sera gracié par Jules Grévy en 1883.

La Poste centrale de Bordeaux s'y installe

Le grand immeuble de l'Hôtel de la Monnaie de Bordeaux va rester inoccupé pendant plusieurs années. En février 1890, sur proposition du ministre des Finances, la Commission monétaire décide l'affectation d'une partie de l'Hôtel de la Monnaie à un autre service public. Mais il faudra attendre le décret d'avril 1892 pour savoir à qui ira l'ensemble. Finalement c'est l'Administration des postes et des télégraphes qui va pouvoir y regrouper la Recette principale et ses différents services.

L'aménagement des locaux, d'une surface de 6 455 m², va durer deux ans. Il est confié à l'architecte de l'administration des Postes et Télégraphes Jean-Marie Boussard, les travaux étant réalisés par l'entreprise bordelaise de Bertrand Hauret. Un numismate du XXe siècle, Ernest Labadie, le regrettait encore à la fin du siècle. Il notait avec nostalgie : « Les Postes prennent le local (du Palais-Gallien), écrit-il, et on infligea à l'Hôtel des monnaies une décoration céramique de haute fantaisie due à un architecte parisien ». Pas vraiment laudateur, mais toujours en place, en partie, au XXIe siècle !

C'est à cette époque que cette grande administration va créer une véritable architecture postale, des bâtiments colossaux dotés de dômes (Lille) ou de tours (Colmar). De grands architectes travaillent sur ces nouveaux édifices souvent gigantesques : Louis Gilquin à Lille, Ludwig Bettcher à Colmar, Metz ou à Saverne, Marie-Joseph Huot à Marseille, Hake et von Rechenberg à Strasbourg et J.M. Boussard à Bordeaux par exemple. Le plan de la façade de l'Hôtel des postes de Bordeaux établi dès cette date par J.M. Boussard est intéressant (fig. 8), car il montre un état définitif de ce qui va être réalisé et, en médaillon l'état ancien avec la belle porte à bossages due à l'architecte Portier, le protégé de l'intendant Tourny, encore en

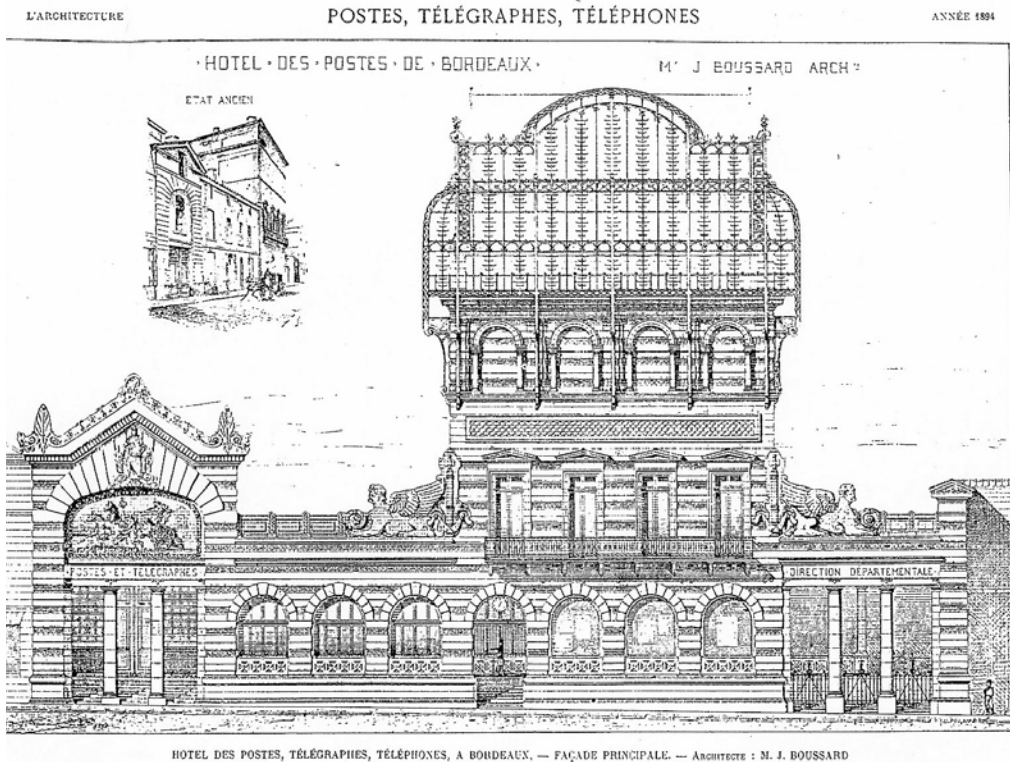


Fig. 8. - Ce plan de la nouvelle grande poste en 1892 est dû à l'architecte des Postes, Jean-Marie Boussard. La Tour joutant l'immeuble de la rue du Palais-Gallien est coiffée d'une immense herse recevant les lignes téléphoniques. On voit, en haut et à gauche, en médaillon une représentation de l'ancien bâtiment au XVIIIe, qui était à l'époque le Grand Séminaire des pères lazariques. Doc. J. Faou.

COUPE

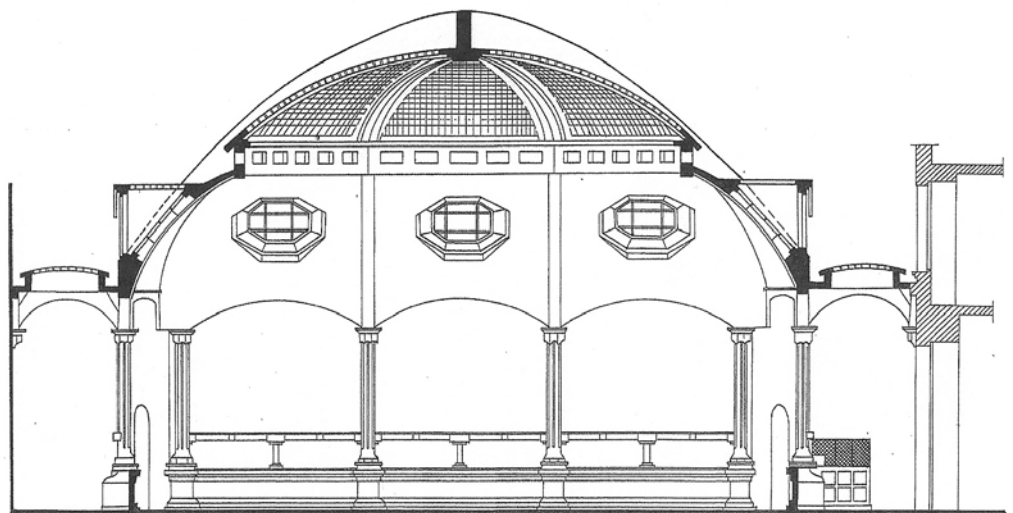


Fig. 9. - Le plan original établi par Jean-Marie Boussard de la première rotonde de la grande poste. La rotonde avait été construite derrière la façade présentée sur la fig. 8. Elle sera détruite dans les années 1930 pour être remplacée par celle que nous présentons sur la fig. 15. Doc. J. Faou.



Fig. 10. - Cette carte postale datant d'avant 1900 montre la rue du Palais-Gallien prise en face de l'école Notre-Dame. En haut on peut voir la grande poste avec sa herse et son entrée monumentale. Doc. J.C. Fauveau.

place à cette époque. Cela ne durera malheureusement pas, car celle-ci est alors purement et simplement détruite par l'Administration des postes. Une perte irréparable pour le patrimoine de la ville de Bordeaux !

Les architectes de la Poste ne vont pas en rester là. Ils vont faire des transformations très importantes, à commencer par le grand porche de l'entrée de l'ancien Hôtel de la Monnaie rue du Palais-Gallien. Ils la jugent sans doute peu fonctionnelle et trop étroite pour absorber le flux des usagers qui doivent utiliser ce passage pour entrer dans le grand hall de la gigantesque rotonde qu'ils veulent créer. La grande entrée est alors reconstruite entièrement. L'architecte Jean-Marie Boussard va y élever un « portail monumental, rythmé par deux colonnes en trois travées », surmonté de palmes dressées des deux côtés.

Dans le tympan de l'immense chapiteau, on pouvait admirer un bas-relief consacré à Hermès, conduisant un char attelé, accompagné d'une figure féminine, surmontant le chiffre de la République. Le dessus du fronton est agrémenté d'importantes palmes, deux à chaque coin, une au milieu. Le but d'une telle décoration est assez nébuleux, car elles sont peu visibles de la rue du Palais-Gallien par où transite la clientèle. De chaque côté de la tour, à la hauteur des toits deux grandes consoles représentant des sphinx à têtes humaines, agrémentées de grandes ailes, s'appuient sur les murs de la tour qui recevra plus tard la herse. Elles seront remplacées plus tard par des rinceaux puis détruites. Une deuxième entrée dotée de deux colonnes monumentales, mais sans tympan à bas-relief, et sans palmes est installée de façon symétrique de l'autre côté de la tour, rue du Palais-Gallien. Elle sera détruite ultérieurement et remplacée par un mur surmonté d'une grille. On la voit encore sur des cartes postales datant du début du XXe siècle

La décoration des façades est assez peu représentative des bâtiments de Bordeaux et s'apparenterait plus à celle du Métropolitain de Paris : des motifs de frise de briques émaillées bleues ; des lits de brique, une assise sur trois, sont substitués à la pierre pour des raisons techniques et esthétiques.

La cour de la Monnaie, qui n'était autre que la cour d'honneur du Grand Séminaire, est débarrassée de ses bâtiments annexes qui ont servi autrefois d'écuries pour les nombreux chevaux, et de réserves à foin ou à bois. L'ensemble est recouvert et devient la salle de la coupole (fig. 9) qui va servir à abriter la clientèle très importante qui utilise les différents services de la Poste : opérations postales diverses, financières, télégramme, téléphone, vente de timbres et de services divers, renseignements et réclamations.

D'importants travaux vont être effectués par ailleurs dans les bâtiments de l'ancien séminaire. La salle du monnayage installé dans la cour Judaïque devient celle du triage du courrier. Le central téléphonique s'installe, au départ, au troisième étage de la tour, située à droite du bâtiment où l'on reçoit les usagers rue du Palais-Gallien. Et pour recevoir les lignes téléphoniques, on va installer sur le toit de ce bâtiment une haute et gigantesque herse de fer, constellée de godets, isolateurs en émail blanc, destinés à recevoir chaque ligne téléphonique (fig. 10). Dans un souci esthétique, la « Herse » est colorée en jaune et rouge. Un vrai spectacle pour les passants ébahis !

On va multiplier dans les étages de la « Tour » Palais-Gallien, les centraux téléphoniques au fur et à mesure des besoins, mais comme le développement est exponentiel, il faut des locaux de plus en plus importants. En 1923, on détruit la herse, qui rassemble les fils de chaque abonné sur le toit de la tour, l'évolution des techniques ne nécessitant plus de telles installations assez disgracieuses. Le bâtiment est alors exhaussé

d'un étage. Un peu plus tard, comme la Poste cherche à ajouter un nouveau niveau à la tour, les consoles en forme de sphinx seront remplacées par des rinceaux puis détruites. Cette herse a marqué les esprits ! En effet, en 1976 un timbre de 1 F est émis par le Rwanda pour commémorer le centenaire de la première liaison téléphonique en 1876. Le symbole retenu pour l'illustration de cette vignette est une représentation de la herse dominant la Grande Poste de Bordeaux.

De nouveaux bâtiments

Les activités liées au téléphone vont prendre de plus en plus d'importance, en particulier à cause de la mise en place des « strowgers » (centraux semi-automatiques) gigantesques nécessitant beaucoup de surface et des locaux avec une hauteur de plafond importante (4,50 m). Un nouveau bâtiment spécifique va voir le jour en 1926. Implanté le long de la rue Castéja et relié au bâtiment central de l'ancien Grand Séminaire par une aile, il est construit par l'architecte Jean Canouet, en belles pierres blondes. Sa conception architecturale est classique et les façades sont percées de vastes ouvertures. Un grand portail surmonté d'un mascarón à tête de Mercure ailé permet l'accès à la cour Castéja. Les cours, donnant sur cette entrée, d'une surface de plus de 800 m², sont réservées à la circulation des nombreux facteurs qui se rejoignent ici avant de partir en tournée. Ils viennent en effet prendre directement la rame du tramway de Bordeaux qui leur est réservée, et qui vient les chercher à une station, dite « de service », se trouvant devant le grand portail de la rue Castéja. Ces lignes de tramways sont électrifiées par voie aérienne depuis le 12 février 1900. Cette station est exclusivement réservée aux postiers qui regagnent en ville leurs zones de distribution par ce moyen de locomotion collectif. Un marché de transport existait encore en 1960 entre la Direction des PTT et la ville de Bordeaux pour les 350 à 400 facteurs de La Poste centrale. Quand le tramway disparaîtra le 7 décembre 1958, on les conduira en autobus sur leurs quartiers de distribution. L'ensemble du courrier part d'ici, chaque soir dans des véhicules hippomobiles de la société Dedieu, pour les gares correspondantes, dont la principale reste la gare Saint-Jean.

En 1934 de nouvelles modifications interviennent. Le toit de la Coupole est détruit et remplacé par une structure en béton dans laquelle sont encastrés des carreaux de verre. Cette même année voit aussi la destruction partielle et la reconstruction de la façade qui conserve les bandeaux de briques émaillées. Malgré la fragilisation de l'émail bleue par les intempéries, cette nouvelle façade subsiste encore de nos jours, ainsi que devant l'entrée des parkings, au 13 rue du Palais-Gallien, où ils sont moins visibles.

En 1931, la tour va accueillir la station de radiodiffusion Bordeaux-Lafayette-PTT qui avait ouvert en 1925 un émetteur à côté de Marcheprime. Au Palais-Gallien les antennes sont placées sur un mât de 18 mètres de haut, installé sur le toit, à l'endroit même où se trouvait la herse, le matériel de diffusion étant dans les sous-sols. Cette radio, prenant de plus en plus d'importance, deviendra autonome en 1931 et partira s'installer au domaine de Lescure.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le bâtiment est naturellement occupé par les Allemands. Les standards téléphoniques du troisième Reich sont installés dans les immenses sous-sols où des dizaines de « Fräulein » pianotent sur leurs appareils pour relier les différents états-majors des unités des troupes d'occupation.

La Poste déménage à Mériadeck

En 1988, pas moins de 17 000 m² sont utilisés par les différents services. Mais rapidement leur développement (France-Télécom) prend de telles proportions qu'un éclatement des activités sur plusieurs sites est inéluctable. En 1971 la Recette principale, les guichets, le service courrier ou les facteurs vont quitter progressivement les locaux du Palais-Gallien pour un immeuble plus fonctionnel du nouveau quartier Mériadeck. La Rotonde commence en 1975 à avoir une vie indépendante. Elle est transformée en une salle de conférences et d'exposition qui fonctionnera pendant une vingtaine d'années. Les centraux télégraphiques et téléphoniques de France-Télécom suivent en 1980 pour occuper un bâtiment tout neuf rue du Château d'eau. Enfin la Direction des Télécommunications s'installe dans l'immeuble de « Front du Médoc ». L'hôtel du Palais-Gallien continuera à abriter des bureaux pendant encore quelques années.

Enfin, en 2003/2004, les directions de la Poste abandonnent totalement l'immeuble de la rue du Palais-Gallien qui est vendu à un promoteur privé début 2005. Et la rénovation des bâtiments, pour les transformer en appartement, sera décidée peu après. Au cours de cette rénovation, la grille en fer forgé magnifique de la rue judaïque disparaît ainsi que la très belle fontaine en pierre, sans doute du XVIII^e, située à droite dans la cour d'honneur, près de la porte principale. À l'orée du XXI^e siècle, le beau bâtiment du Grand Séminaire des Lazaristes entame une nouvelle phase de son existence, en devenant une résidence privée.



Fig. 11. - La cour « judaïque » où se trouvait autrefois la salle du monnayage, puis du tri du courrier, dessert maintenant une résidence moderne.
Cl. J.C. Fauveau.



Fig. 12. - Le grand vestibule, ancienne entrée d'honneur abrite une grande vitrine moderne qui accueille des gravures rappelant l'histoire de ce bâtiment depuis le XVIIIe siècle.
Cl. J.C. Fauveau.



Fig. 13. - Les deux côtés du cloître sont encore visibles. Ils desservent maintenant les appartements en duplex du rez-de-chaussée. Près de la porte donnant sur la rue du Palais-Gallien on peut voir encore le départ de la troisième aile.
Cl. J.C. Fauveau.



Fig. 14. - La façade nord du bâtiment XVIIIe est particulièrement spectaculaire avec son grand fronton brisé.
Cl. J.C. Fauveau.

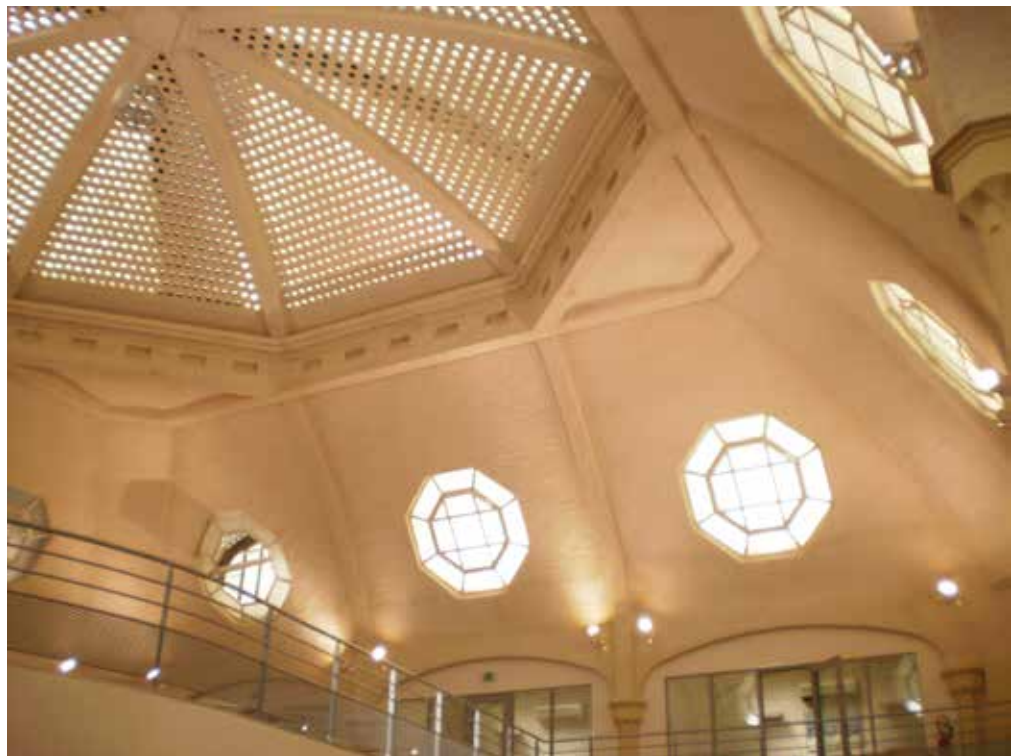


Fig. 15. - Superbement restaurée, la Rotonde a gardé son aspect étrange.
Une sorte de véhicule spatial venu se poser en plein cœur de Bordeaux.
Cl. J.C. Fauveau.

Et maintenant ?

A partir de 2005, après sa cession à un promoteur immobilier, ce magnifique ensemble fait l'objet de longs travaux avant de retrouver en partie sa beauté initiale. La crasse noire qui recouvrait les façades, à l'image du reste des bâtiments XVIIIe de la ville, est nettoyée et les façades retrouvent tout leur éclat. La rénovation entreprise a préservé au maximum les éléments existants malgré la mise en place du modernisme indispensable au confort moderne. Ainsi, dans la partie XVIIIe, les caissons des volets électriques roulants ont-ils été munis de lambrequins, en fer découpé, qui les dissimulent.

La cour Judaïque a retrouvé tout son éclat (fig. 11). Le bâtiment du monnayage, transformé ensuite en salle du tri du courrier qui souillait ce bel ensemble XVIIIe a été détruit. Et l'ensemble a retrouvé son pavage d'origine qui recouvre les deux immenses citernes qui servaient à l'approvisionnement du séminaire et qui ont été comblées lors de la rénovation.

Le passage voûté reliant la cour à la rue Judaïque existe toujours tel qu'il était au XVIIIe. Et la vue qui est offerte aux passants, malheureusement au travers des grilles du passage, attire irrésistiblement le regard par sa beauté classique. Et nombreux sont les visiteurs qui tentent quotidiennement d'en voir un peu plus. Les bâtiments de la cour Judaïque ont retrouvé l'allure qu'ils devaient avoir avant la Révolution. La belle entrée d'honneur existe toujours avec la superbe rampe en fer forgé due à l'architecte André Portier (fig. 12). Elle accueille une grande vitrine dans laquelle ont été réunies des gravures historiques représentant les différentes étapes de la vie du bâtiment. Rénovation oblige, elle est maintenant équipée d'un bel ascenseur avec une cage de verre permettant d'admirer les superbes voûtes intactes. Donnant sur cette entrée, deux des bras du cloître du séminaire ont été transformés en corridor desservant des appartements (fig. 13). Prévu à l'origine pour être utilisé en galerie d'exposition de tableaux, il n'a pas été donné suite à ce projet. Le réfectoire magnifique des séminaristes se trouvant sur la gauche a malheureusement disparu dans la rénovation, mais les voûtes élégantes ont été conservées dans les duplex qu'elles abritent. Et dans les deux tours d'angle, les escaliers dotés de rampes en fer forgé conduisent toujours aux étages.

Côté rue du Palais-Gallien, l'entrée secondaire avec ses deux belles colonnes et son petit fronton que l'on peut encore voir sur des cartes postales datant du début du XXe a été démolie depuis longtemps. À la fin des années 1900, il n'en restait déjà qu'un petit ensemble de maçonnerie avec le bas d'un mur décoré de céramiques marquant la limite avec l'impasse Saint-Lazare, ainsi qu'une petite entrée dotée d'une grille donnant accès à la cour Castéja. Là aussi les bulldozers sont entrés en action et, après le passage des archéologues qui ont découvert les éléments décrits précédemment, ont fouillé le sol de leurs pelles pour créer un parking sur deux niveaux au pied de la belle façade XVIIIe (fig. 14), nécessaires à la vie quotidienne au XXIe siècle. Le toit du niveau supérieur a été transformé en une grande terrasse pavée servant à garer des voitures, dominant les deux entrées des parkings souterrains qui ouvrent sur la rue du Palais-Gallien. Toutes ces places de stationnement sont reliées directement au grand porche de la rue Castéja, heureusement toujours doté du superbe mascarón de la tête de Mercure ailée.

L'ensemble des bâtiments initiaux du XVIIIe en forme de « T » repose sur des sous-sols creusés très profondément. Certains se trouvent certainement à près de 10 m de la surface. On prétend qu'un sous-terrain existerait entre les 15 rue Judaïque et la rue du Château-d'Eau. De même, il en existerait un autre, allant des sous-sols de la rue du Palais-Gallien et reliant l'immeuble à la fontaine de la place Gambetta. Nous ne les avons pas retrouvés !

Quant à la rotonde, enfin, détachée de son bâtiment emblématique, elle a entrepris une vie indépendante. Elle abrite maintenant une agence de communication qui y a installé ses bureaux. Débarrassé de toutes les superstructures qui encombraient l'intérieur, le grand hall repeint de couleur claire a trouvé une nouvelle jeunesse qui met en valeur ses lignes épurées. Les hublots lui donnent un aspect futuriste (fig. 15) qui fait rêver à des explorations inter galactiques à bord de ce vaisseau spatial prêt à toutes les aventures. Ce bâtiment est rentré tout droit dans le XXIe siècle.

Bibliographie

- Revue archéologique de Bordeaux*. Année 2003 et 2006. p. 5 à 7.
- Les Portraits de « Bordeaux ». Vues et plans gravés de la capitale de la Guyenne du XVIe au XVIIIe siècle*. Éditions de l'Entre-deux Mers. 2007.
- Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas*. L. Bertrand. Tome I, II et III. Librairie Feret éditeurs.
- Encyclopédie théologique*. Abbé Migne. Aux Ateliers catholiques du Petit-Montrouge. (Barrière d'enfer de Paris). 1849.
- Évocation du vieux Bordeaux*. Louis Desgraves. Les éditions de Minuit. Librairie Mollat. 1960.
- Bordeaux secret et insolite*. Philippe Prévôt. Les beaux jours. Paris. 2005.
- Le Viographe bordelais*. Bernadau. 1844.
- Annales bordelaises*. 1797, in-8°, P. 349.
- Histoires des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*. Auguste Bordes. Chez MM Bordes. Bordeaux. 1845.
- Le diocèse de Bordeaux*. Bernard Guillemain. Histoire des diocèses de France. Edition Beauchesne. 1974.
- Deux siècles de catholicisme à Bordeaux 1800-2000*. Marc Agostino. Mollat. 2001.
- Répertoire topo-bibliographie des abbayes et prieurés*. Dom Cottineau. Protat frères Mâcon. 1936.
- Chapitres et chanoines de Guyenne aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Philippe Loupès. Fédération historique du Sud-Ouest. Institut d'Histoire. Université de Bordeaux III. 1985.
- Les sociétés Laclotte. 1756-1793*. Thèse de Doctorat en histoire de l'Art de Philippe Marre.
- Du séminaire des Lazaristes à la poste de Bordeaux. Histoire d'un ilot en centre urbain. 1739-1931*. Mémoire de maîtrise en histoire de l'Art 2001 sous la direction de Marc Saboya. Université Bordeaux III. Carole Gombaud.
- Madame Tallien à Bordeaux pendant la Terreur*. Maurice Ferrus. Feret et fils. 1930.
- Histoire de la Terreur à Bordeaux*. Aurélien Vivie. Feret et fils. Libraires-Éditeurs Bordeaux. 1877.
- Encyclopédie pratique de numismatique et de finances royales. 1610-1792. Tome I*. Frédéric Droulers. Ed du cabinet numismatique Albuquerque. 1989.
- Un siècle de numismatique bordelaise*. Ernest Labadie. Ed Gounouilhou. 1916.
- Fonds de l'hôtel des Monnaies de Bordeaux*. Jean Cavignac. Archives départementales de Bordeaux.
- La Gironde*. 9/10/11 février 1879.
- Courrier de la Gironde* 9/10/11 février et 24 mars 1879.
- Bordeaux au XVIIIe siècle*. Ch. Higounet, M.L. Desgraves. 1968.
- Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'à 1895*. Camille Jullian. Bordeaux Feret et fils, libraires et éditeurs. 1895.
- Naissance et vie des quartiers de Bordeaux*. Albert Rèche. L'horizon chimérique. 1988.
- Les Dames de la poste*. Cécile Trévou. Éditions France-Empire. 1984.
- Le patrimoine de la Poste*. Ouvrage collectif. Flohic Editions. 1996.
- Le dictionnaire de Bordeaux*. Loubatières. 2006
- Atlas historique des villes de France. Bordeaux*. Coordination Ezéchiel Jean-Courret, Sandrine Lavaud. Ausonius Aquitania. 2009.
- Histoire des archevêques de Bordeaux*. Ouvrage collectif. Dossiers d'Aquitaine. 2010.